



MUSEUM

Textes de:
Franck Petruzzelli

Illustrations de:
Vincent Ladade

Les Editions La Gauloise

Du même auteur (aux Editions La Gauloise) :

Des coquelicots en décembre

2017 – ISBN : 979-10-95453-12-3

Adopte un chômeur

2018 – ISBN : 979-10-95453-16-1

La théorie des cordes

2019 – ISBN : 979-10-95453-22-2

La porosité des labyrinthes

2019 – ISBN : 979-10-95453-40-6

Le complexe d'Icare

2019 – ISBN : 979-10-95453-47-5

Un jour si blanc

2020 – ISBN : 979-10-95453-57-4

L'Ombrianello

2021 – ISBN : 979-10-95453-61-1

Texte de Franck PETRUZZELLI
Dessins de Vincent LADADE

MUSEUM

Les Editions La Gauloise

Maquette de couverture INNOVISION
Crédit illustrations Vincent Ladade
Tous droits réservés pour tous pays

Copyright 2022 – Les éditions La Gauloise
2474 avenue Émile Hugues, 06140 Vence
ISBN : 978-2-38353-018-3
Museum

1

L'artiste

Nous sommes le 17 novembre 2017, j'ai quarante-trois ans, et mon père est décédé le 14 octobre dernier. Je relis cette première phrase et d'emblée je trouve très étrange d'avoir ressenti le besoin de fixer des dates aussi précises. J'y réfléchis un long moment avant de conclure que c'est à cause de mon passé, auquel manque cette précision chronologique. Les événements qui m'ont menée à écrire ne sont pas datés et ont tendance à se perdre dans les profondeurs de la mémoire. En écrivant, je vais tenter de les insérer dans une histoire.

Quelques jours avant sa mort, quand il pouvait encore parler, quand son visage n'était pas encore trop encombré de tubes et d'appareils occupés à le maintenir aux frontières de la vie, il m'a parlé.

Malgré tous mes efforts, j'ai pourtant l'impression que je serai incapable de rapporter ses paroles au mot près. Et de toute façon, il y manquera toujours sa voix, certes si faible dans ses derniers instants, et ses gestes, évocateurs et mesurés. J'aimerais

aussi pouvoir vous décrire mon père mais je ne suis pas très littéraire. En réalité, je suis artiste-peintre. Je peins et je dessine. Mes œuvres ont récemment acquis une certaine notoriété, au cours d'une exposition que j'ai intitulée Muséum. Il est donc inutile que je me présente. Vous avez déjà compris qui je suis. Et, si j'ai momentanément abandonné mes crayons et mes pinceaux, mes carnets et mes toiles, optant pour un ordinateur portable et son clavier, c'est pour me souvenir de mon père, et non pour faire la promotion de mes travaux. Mon père qui m'a dit, quelques jours avant de disparaître, les mots suivants.

Je ne peux pas oublier la façon dont tu dormais, enfant. J'en conserve une image extrêmement claire. Je me penchais, jusqu'à ce que je sente les boucles de tes cheveux chatouiller mes narines, et alors je te respirais. Ta tête sentait le savon du bain. Seuls les enfants dorment avec un tel abandon. Je pense qu'ils se sentent protégés, et qu'ainsi ils peuvent se laisser aller totalement dans le néant. Plus tard, adolescente, tu as cessé de baisser ta garde, et si je me hasardais, en remontant du bureau, à entrouvrir ta porte pour jeter un coup d'œil, je te trouvais la plupart du temps éveillée. Ou bien les yeux mi-clos. Méfiante. Je te souriais et je savais que tu pouvais me voir sourire. Je faisais

face à la fenêtre, dont tu n'avais pas tiré les volets, parce que tu as toujours eu peur du noir, et la Lune éclairait mon visage. Pourtant, tu détournais le regard et refusais de répondre à mon sourire. Et moi, alors, étrangement honteux, je repartais sur la pointe des pieds. J'aurais certainement dû entrer et te parler, mais je ne l'ai jamais fait. Plus tard, c'est toi qui t'es faufilée jusqu'à la porte de cette chambre où j'étais enfermé et qui m'a libéré. Tu as fait ce que je n'avais pas eu la force de faire. Merci.

Puis mon père ferma les yeux, et le son qui montait du fond de sa gorge se transforma en halètements, avant que ceux-ci s'atténuent à leur tour. Il n'y eut bientôt plus que de légers râles, superficiels, dans la chambre d'hôpital. J'entendis à nouveau le bip des machines comme si, pendant un certain temps, il était devenu un bruit blanc. J'eus l'impression de me réveiller. Ne sentant plus la pression des doigts de mon père autour de ma main, j'essayai de la dégager délicatement. Le sachant pudique, pour ne pas dire renfermé et taciturne, je pensais qu'il n'avait plus rien d'autre à me dire, et je ne pouvais pas imaginer que ce serait là ses dernières paroles. La dernière chose qu'il dirait à sa fille unique sur cette terre.

Mais ces moments-là, quand tu avais cinq ou sept ans, et que tu dormais sous mes yeux comme si tu explorais les profondeurs du monde, j'aurais voulu qu'ils durent toujours. Je pouvais rester pendant des heures, dans le noir, luttant contre le sommeil, à te regarder. Je n'ai jamais ressenti autant d'amour qu'à ces moments-là.

J'ai été surprise qu'il puisse encore trouver la force de me parler. Ainsi, le souvenir le plus fort qu'il conservait de mon enfance était un souvenir auquel je ne participais finalement pas, puisque j'y étais endormie. J'aurais pensé qu'il se souviendrait plutôt de toutes les fois où je m'étais incrustée dans son atelier pour m'asseoir en face de lui, disposant devant moi sur une minuscule portion de bureau mes feuilles et ma trousse de crayons de couleur. Pendant qu'il lisait et comparait textes et illustrations, ses sourcils froncés et ses doigts fins triturant le lobe de son oreille, je dessinais. Levant de temps à autre un œil sournois pour vérifier s'il me regardait. Mais nos regards ne se sont jamais croisés, autant que je m'en souviens.

Mon enfance est imprégnée de son absence. Il était déjà au travail quand je me levais, il était toujours au travail quand je rentrais de l'école. Il était constamment entouré de silence. Le

sien, et celui qu'il m'obligeait à observer. Une ou deux fois par mois, il s'accordait un semblant de week-end et nous emmenait visiter un musée. Neuf fois sur dix, ma mère trouvait un prétexte assez solide pour ne pas avoir à nous accompagner à travers ces couloirs et ces salles hantés par ce même silence qui régnait à la maison.

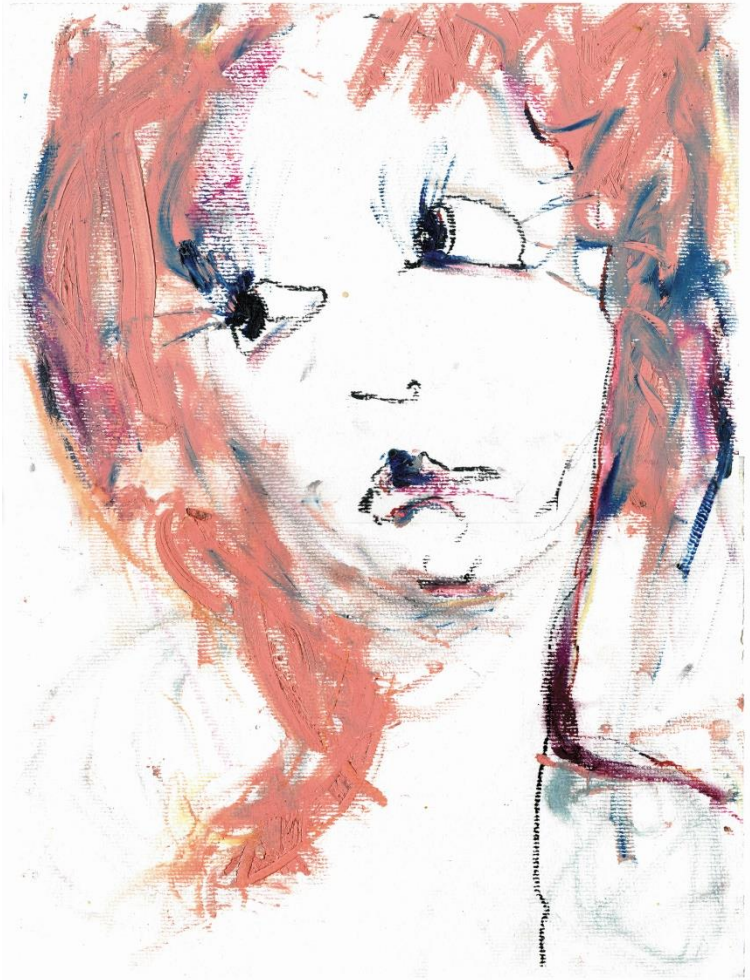
Parfois, la journée, quand j'étais seul à la maison, je quittais mon bureau et montais jusqu'à ta chambre. Alors, je m'allongeais sur ton lit et respirais ton odeur pendant de longues minutes, ma tête posée sur ton oreiller.

Jusqu'à la fin, nos échanges furent empreints de non-dits. Il ne s'agissait pas vraiment d'échanges. C'était comme de s'asseoir sur un banc, dans un musée, et de regarder une œuvre qu'on aimerait particulièrement, avec laquelle on se sentirait connecté. Le courant pourtant ne passe que dans un sens.

Mon père fut, en son temps, un expert en œuvres d'art assez célèbre. Au contraire de la plupart de ses confrères, il n'était ni galeriste, ni antiquaire. Il travaillait comme consultant indépendant. Un mercenaire à la solde des conservateurs de

musée et autres organismes dépendant du ministère de la Culture. Il connaissait par cœur un nombre incalculable de catalogues et d'ouvrages de référence. Son bureau débordait de livres. La seule concession qu'il faisait aux technologies modernes, c'était son gros téléphone en bakélite. Il ne s'est jamais mis à l'informatique. Il était capable de détecter, d'un seul coup d'œil, n'importe quelle altération qu'aurait subi une œuvre au cours du temps. Il était très doué pour détecter les faux. Il lui appartenait de définir la valeur des choses qu'on lui confiait. Il appelait ça authentifier, un mot trop compliqué pour l'enfant que j'étais mais que je n'ai jamais pu oublier, tellement il le scandait. Je crois qu'il était honnête. En tout cas, comme nous n'étions pas particulièrement riches, j'en déduis qu'il devait l'être ! Mon père, au-delà de son métier, vivait vraiment pour l'art. Toute sa famille avait plus ou moins baigné dans l'art, d'ailleurs, et il n'est donc pas surprenant que, de mon côté, je sois finalement devenue une artiste. Je pense avoir eu le déclic à l'époque de mes quatorze ans, quand mon père m'a appris deux choses essentielles. La première, c'est que l'art est le refuge universel de ceux qui souffrent et veulent cesser de souffrir. L'art, quelle que soit sa forme, finit toujours par apporter une réponse à la souffrance, par lui proposer un sens. Il m'a aussi appris que la famille, c'est vraiment pourri.





2

L'expert

La situation, plus que tendue, était irréaliste. Les vieux trébuchaient en courant vers le bus, unique véhicule garé sur l'immense parking. Ils portaient les enfants stupéfaits sur leurs épaules. Tous étaient concentrés sur leur respiration et le tonnerre de l'artillerie qui se rapprochait. Le bus était peint aux couleurs du club de football local, et son logo miroitait en vagues le long de la carrosserie abîmée. Devant les portes ouvertes, le chauffeur faisait de grands gestes en direction des réfugiés. Entre cette foule et lui, le stade était éclairé par la pleine lune. La boule blanche, vérolée, venait de se lever. On aurait dit un gros ballon placé au milieu du rectangle, dans la pelouse pelée, qui attendrait le début de la partie.

« Monsieur l'expert ! Monsieur l'expert, venez vous aussi, ne restez pas là ! » le héla-t-on depuis le bus.

Tétanisé, l'expert ne pouvait détacher les yeux de cette troupe trop lente de vieux et d'enfants, lancés dans une course désespérée et titubante. Ils fuyaient les collines noires qu'on

percevait en arrière-plan, découpées sur le fond laiteux du ciel. Là-bas les obus et les missiles explosaient en gerbes d'étincelles rouges, feu et sang mêlés.

Enfin les réfugiés commencèrent à monter dans le bus, sous les exhortations d'une femme apparue de nulle part. Elle portait un casque bleu duquel s'échappaient des mèches blondes. En la voyant, l'expert sembla revenir au moment présent, mais toujours pas à la réalité. La réalité n'avait plus de sens, elle était devenue soudain inacceptable. Il se détourna du bus, fit quelques pas sur l'asphalte, ignorant les lignes blanches qui délimitaient les places. Quelqu'un dévalait les gradins du stade, un carton volumineux dans ses bras. Il faillit trébucher plusieurs fois. L'expert l'attendait, sans oser le rejoindre. Au-dessus de sa tête se matérialisa un hélicoptère, traversant la nuit et ses feux d'artifice mortels, comme une guêpe. Ses pales vrombissaient, couvrant les voix de la femme et du chauffeur de bus. Sans se retourner vers eux, l'expert leur adressa un signe de la main, agacé.

Dans son dos, il entendit grincer une boîte de vitesses, puis rugir un lourd moteur. Le bus quittait les lieux, surchargé, sans l'attendre. Il s'en moquait. L'homme à la boîte n'était plus qu'à une centaine de mètres. L'hélicoptère cherchait à se poser malgré

l'absence de lumière, il se déplaçait prudemment au-dessus du parking. Quelques lignes lumineuses, des balles peut-être, dessinèrent une géométrie mortelle au-dessus des tribunes. Inquiet, l'expert décida enfin de courir à la rencontre de l'autre homme. Il se débarrassa de son manteau, qui le gênait, et fit son possible pour le rejoindre.

L'expert avait toujours accordé plus d'importance aux œuvres d'art qu'à la vie. Il avait sauvé le carton mais pas l'homme, heurté sous l'omoplate par une balle perdue. Il avait hésité moins d'un seconde, son regard rivé sur le carton déjà abîmé plutôt que sur cette chair dont jaillissait le sang. L'expert décida très vite que cet homme mortellement blessé avait accompli sa mission sur cette terre. Il repartit en direction de l'hélicoptère, gêné par le volume et le poids de l'objet qu'il serrait son torse. Deux silhouettes en uniforme, casquées, sortirent de l'engin à sa rencontre, se chargèrent de son précieux fardeau et l'aidèrent à monter. Quelques minutes plus tard, il survolait des montagnes plongées dans le noir, hérissées d'incendies. Le stade à la surface duquel roulait une lune désormais rougie par la violence des hommes disparut à sa vue. Il ne pensa même pas au bus, qui devait rouler sur des routes

cabossées, cherchant à échapper aux mines, aux barrages, aux canons, aux tanks, à la vengeance des hommes.

Quelques mois après son retour, il fut interrogé par une jeune journaliste sur son rôle dans le sauvetage d'œuvres d'art pendant la guerre civile. Modeste, il confia qu'il n'avait guère sauvé que quelques objets, pas de quoi remplir un musée. La jeune femme, avec laquelle il aurait bien aimé coucher, raison pour laquelle il avait accepté cette interview, lui qui détestait apparaître en public et cultivait volontiers le secret, lui demanda dans quel musée on pouvait à présent admirer ces objets nimbés d'une excitante aura de guerre et d'aventure. Il se réfugia alors dans le silence. Malgré le désir qu'il avait éprouvé, il la congédia en décrétant que le temps imparti était écoulé. La journaliste refusa de le quitter là-dessus, elle le harcela et il dut menacer d'appeler la police pour se débarrasser d'elle. Plus tard, elle devait publier un article vindicatif qui, s'il éveilla la curiosité du grand public durant quelques jours avant de tomber dans l'oubli, n'entacha nullement sa réputation auprès de son entourage. Ce devait être sa dernière incursion dans l'univers des médias.

Si l'expert n'avait pas conservé l'objet, il avait gardé le carton. Maculé du sang des hommes et des femmes qui l'avaient sauvé du pillage, la boîte traînait dans sa cave. Le jour où une requête officielle fut déposée, il y descendit et l'exhuma. Le sang, autrefois écarlate et humide, s'était transformé en lignes noirâtres, dessinait quelque chose de sinistre. L'intérieur était rempli de poussières et de mues d'insectes. Il abattit soudain, avec fureur, ses talons sur la boîte, l'écrasant, la détruisant, la réduisant en lambeaux.

La requête émanait du ministère du Patrimoine et de la Culture des vestiges de la république vaincue. Depuis le siège inexistant d'un gouvernement en fuite, quelques têtes pensantes désormais apatrides, politiciens, intellectuels et autres artistes, avaient obtenu une tribune à l'ONU. Parmi d'autres demandes, telles que la reconnaissance de leur république sans terre, ils avaient exigé que leur soient restituées certaines œuvres d'art, dérobées pendant la guerre avec le concours de ressortissants étrangers et qui, outre leur indéniable valeur financière, représentaient symboliquement leur histoire tragique et leurs traditions millénaires. Parmi les œuvres répertoriées figurait celle que l'expert avait récupérée, pratiquement au péril de sa propre existence.

Faisant écho à la requête émise par les diplomates, quelques stars internationales issues du cinéma et de la chanson se fendirent d'émouvantes apparitions télévisées, qui remuèrent les cœurs du grand public. On se demandait qui était cet expert étranger, présent dans le pays à cette époque, qui avait escamoté le butin récolté dans les salles du musée national juste avant son bombardement. S'il prétendait avoir agi pour sauver ces œuvres de la destruction avant de les remettre à leurs propriétaires légitimes, à ce peuple en exil, il était pour le moins étrange qu'elles n'aient pas refait surface. Il était probable qu'il les ait monnayées. Elles devaient à présent croupir sur les étagères ou dans les coffres-forts de riches collectionneurs privés.

On exigeait que l'expert se dénonce, qu'il livre ses secrets et trahisse les receleurs. Le pays détruit, ravagé, sa population réduite à quelques rares survivants traumatisés, avaient besoin de retrouver les figures de ses héros ancestraux, des figures auxquelles s'identifier et relier leurs drames personnels.

Cependant l'expert ne se manifestait pas. On racontait qu'il n'avait pas de cœur.

Pourtant, il était sur le point de se marier et d'avoir un enfant. Bien sûr qu'il avait un cœur.

Parmi les masques, parchemins et autres totems, ils réclamaient particulièrement la restitution d'un portrait sculpté du père fondateur de la nation, ce héros mélancolique dont seule une effigie avait survécu au temps et aux guerres. Ce visage avait quitté le théâtre des affrontements grâce au courage du conservateur du musée national, qui l'avait transporté dans une simple boîte en carton, et qui avait payé ce sauvetage de sa propre vie. On avait retrouvé son cadavre aux abords du stade, à l'endroit même d'où avaient été exfiltrés les ressortissants étrangers et les derniers réfugiés de la capitale. Des soldats appartenant aux forces internationales de la paix avaient témoigné qu'un homme transportant en effet une grande boîte en carton était monté dans le dernier hélicoptère. Malheureusement, dans la panique, pendant ces dernières heures du régime, personne n'avait songé à tenir les registres des réfugiés à jour. On ignorait tout de cet homme. Son nom, sa nationalité, son apparence...

« Si vous n'avez pas de cœur, ayez au moins la fierté d'apparaître à visage découvert. Aujourd'hui, plutôt que d'être traité comme un voleur, vous avez la possibilité de devenir le sauveur ! »

C'était pourtant peine perdue. L'expert ne se montra jamais au grand jour et l'affaire finit par tomber dans l'oubli, malgré les larmes versées par les dernières femmes de ce pays effacé des atlas.

Bien des années plus tard, après son divorce, et alors qu'il avait plongé dans l'anonymat, l'expert devait retrouver avec stupeur le fameux buste dans une maison inhabitée.







À suivre...

Achevé d'imprimer en Europe en 2022
Pour les éditions La Gauloise

Copyright 2022 - Dépôt légal IV-2022
N° ISBN : 978-2-38353-018-3
Museum